

DANIEL DE ROULET



LE DÉMANTÈLEMENT
DU CŒUR

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

Merci à Électricité de France qui m'a permis de visiter la centrale
en démantèlement de Malville.

© Libella, Paris, 2014.
ISBN : 978-2-283-02764-6

À la mémoire du courageux directeur de la centrale de Fukushima,
Masao Yoshida (1955-2013).

Les plaisirs de la campagne

Debout sur son échafaudage mobile, Mirafiori essaie de comprendre le parcours du circuit après la boîte de dérivation. Il a repéré un fil, par là, ensuite là, et plus rien. L'installation date des années soixante, schémas électriques de branchement avec légendes en anglais. À l'époque, sur un chantier de centrale atomique, personne ne comprenait cette langue. Maintenant, avec l'usure, il faudrait tout recâbler, arracher le cuivre dénudé, refaire les points d'accès, l'isolation. Mais on bricole. Le mois dernier, la centrale de Fukushima, la plus ancienne du Japon, a reçu son permis d'exploiter pour dix années encore. Le chef d'équipe a dit à Mirafiori Tsutsui : « T'occupe pas, ici on rafistole, tu n'as pas à donner ton avis. »

Vrai, un intérimaire, c'est un moins-que-rien par rapport aux planqués de Tepco. Eux ont des uniformes bleus, une rente assurée, un sourire suffisant. Quand il faut travailler en zone irradiée, ces messieurs de la Tokyo Electric Power Company délèguent, distribuent des dosimètres maquillés par un entourage de plomb, ou pas de dosimètre du tout.

Un bruit sourd. Les parois du quatrième étage soudain s'ébranlent. Le cerveau de Mirafiori met quelques secondes

à établir les connexions : tremblement de terre. Ce sera comme ces deux dernières semaines, un avertissement de plus. À moins qu'il ne s'agisse de quelque chose de plus terrible, de vraies secousses, le séisme final, prévu pour ce siècle et qui ne vient jamais. Les plaques continentales se fracasseront, Tokyo sera rasée, Nagasaki sous l'eau.

Mirafiori n'a pas envie de quitter l'échafaudage avant d'avoir trouvé la connexion. Nouveau tremblement horizontal, nouveau bruit de basse, il faudrait fixer les roulettes, sans quoi ça risque de tanguer à travers l'étage. Deux tournevis et un sachet d'écrous partent à la dérive. Si Amir, le collègue, n'était pas allé au troisième étage chercher des pinces, il pourrait retenir le château de tubulures. Par bonheur, en cas de séisme, l'endroit le plus sûr de tout l'archipel japonais, c'est une centrale atomique.

Au pénitencier, c'était sous le lit que Mirafiori devait se tenir pendant dix minutes. Les matons contrôlaient l'exercice : ça lui rappelle de mauvais souvenirs. À la maison, sa mère lui avait appris à s'abriter sous la table avec ses deux frères et sa sœur. Quand les secousses arrivaient pendant la nuit, c'était l'occasion de rester éveillés, à raconter des histoires effrayantes, le dragon qui sortait de son cratère pour avaler un à un les samouraïs.

Encore un grondement sourd, comme une avalanche dans un pierrier. Et une secousse latérale. Une perceuse glisse de l'échafaudage, se balance, ridicule au bout de son cordon. Mieux vaut rejoindre le plancher. Mirafiori avance à quatre pattes jusqu'à l'échelle. Au moment où il atteint le dernier échelon, grosses vibrations, de haut en bas cette fois. Au lieu de se calmer, ça progresse dans la verticale, ça le jette à genoux.

On pourrait avoir peur, mais pas Mirafiori, puisqu'il a la chance de se trouver à l'abri, derrière les murs épais de la première tranche de Fukushima. Même la prison n'avait pas un béton si solide.

L'ébranlement continue. Le fracas qui remonte des entrailles de la Terre annonce-t-il pire encore, l'ultime secousse ? L'échafaudage de tubulures à la dérive prend de l'élan, de l'inclinaison, s'écrase contre la porte de l'ascenseur. Pertes et fracas. Le choc démantèle les planches métalliques qui s'écroulent comme un château de cartes, mais en plus bruyant. Le casque de Mirafiori prend un méchant coup. Bien sûr, son plastique blanc résiste. Pour ce travail, question culture de la sécurité, on est bien protégé, du solide, et pas trop mal payé, même en reversant un tiers du salaire aux hommes de la mafia qui vous embauchent.

*

Son jeune collègue Amir – Mirafiori ne l'avait pas vu revenir – se tient recroquevillé face contre terre. Vingt et un ans, soi-disant étudiant à Kaboul, et ça pousse des cris plaintifs. Les intérimaires ne sont guère nés sur l'archipel : Pakistanais, Coréens, Philippins, une vraie tour de Babel avec des sang-mêlé, comme Mirafiori, moitié Japon, moitié Occident. Il rassure Amir, vingt ans de moins que lui :

– On en sort toujours vivant, crois-moi, nous autres Japonais sommes abonnés aux tremblements de terre.

Pourtant ça dure d'interminables secondes, bientôt une éternité, des secousses vers le haut, vers le bas, de tous côtés. Qu'est-ce qui en marquera la fin ? Le grondement qui décline ?

Un silence de mort ? Cette fois, le sol semble se dérober. Assis, on ne peut pas tomber plus bas, sauf si le béton s'ouvre ou retrouve son état liquide. Mirafiori en a vécu quelques-uns de séismes, mais celui-ci commence à dépasser la moyenne. Peut-être qu'une météorite a percuté la planète. Amir a un geste d'épouvante, montre le plafond où passe la tuyauterie. Les crochets des gros tubes sont en train de lâcher.

Encore une secousse, plus forte que toutes les autres réunies, accompagnée de craquements inhumains. Cette fois une conduite se détache, se plie, se déchire, le métal se comportant comme un tissu mité. Une trombe liquide jaillit du plafond.

– Saloperie, dit Mirafiori.

– Touche pas ! crie Amir, radioactif.

Il sait ce qu'il dit, il a fait des études. Au plafond, tout se dégingue, mais on n'a pas le temps de voir parce que soudain il fait noir. Le bâtiment du réacteur n'a aucune fenêtre, il faut éviter de se mettre à hurler comme le collègue, qui semble n'avoir plus confiance dans la technique.

Près de l'escalier, au-dessus de la porte de l'ascenseur, une lampe rouge clignote, preuve que rien ne peut vous arriver. Du haut-parleur vient une annonce enregistrée, voix de femme très douce : « Avis à tous les travailleurs, à tous les employés de la centrale. Nous nous excusons pour les désagréments créés en ce moment. Restez là où vous êtes, y compris à l'intérieur des bâtiments, attendez les instructions. »

Mirafiori se relève, s'approche d'Amir qui gémit comme un lapin apeuré dans un manga. Juste à ce moment-là, ils perçoivent une énorme vibration, suivie d'une déflagration. Ça vient de derrière la paroi de confinement. Mirafiori aurait tendance à s'inquiéter, mais Amir, au contraire, semble soudain

rassuré, pousse même un ouf, dit que c'est bon signe, qu'il a déjà entendu ça quand il travaillait sur une autre tranche. Il donne des explications : un arrêt automatique d'urgence du réacteur, ça fait très peur parce qu'on imagine une explosion, comme si les forces de la matière avaient échappé aux opérateurs. Pour un tel arrêt, les barres de contrôle s'insèrent d'un coup entre les crayons d'uranium, coupent court à la réaction en chaîne. Oui, un arrêt d'urgence, voilà ce que c'était, pas de quoi s'effrayer, signe que tout est sous contrôle, qu'on ne risque plus rien. En cas de tremblement de terre, toutes les centrales du Japon s'arrêtent, attendent les ordres. Bientôt les générateurs diesel se mettront en marche, l'électricité reviendra.

L'étudiant pousse plusieurs soupirs de lapin soulagé, comme dans un manga qui finit bien. Mirafiori sort son téléphone portable – plus de réseau –, s'en sert comme d'une lampe de poche pour éclairer la flaque sombre qui s'approche. L'eau continue de couler, risque d'inonder l'étage. Il patauge dans cinq centimètres, ne peut s'empêcher d'y mettre le doigt : tiède, comme un circuit de refroidissement. Il faudra rapporter cette bizarrerie aux collègues, qu'ils n'oublient pas de fermer le robinet.

*

Le haut-parleur – voix d'homme cette fois – annonce que ceci n'est pas un exercice, mais une vraie alerte, tous les employés doivent se diriger vers la porte de sortie du premier étage, sans utiliser l'ascenseur, bien sûr. Mirafiori aide Amir à repousser les restes de l'échafaudage qui obstruent le palier. Ils font ça très vite, avec une certaine maladresse. Dans l'escalier,

grâce à la lumière de leurs téléphones, ils distinguent différents objets dont aucun n'a gardé sa place : des seaux, des échelles, des caisses à outils, des rouleaux de papier de toilette, chaque feuille marquée du logo de Tepco.

Des voix leur parviennent d'un peu partout. Des ombres guidées par des lucioles vont dans la même direction qu'eux. Au premier étage enfin, où se trouve la sortie, la lumière du jour à travers les grilles de ventilation éclaire des visages inquiets. Il n'y a pas de quoi, quand on sait à quel point tout a été calculé pour faire face au pire. Cinquante intérimaires forment une longue file avant le contrôle. Ils attendent dans le couloir que le préposé au rayonnement s'occupe d'eux. Il n'y a pas de technologie sans risque. Les Tepco portent dans leur poche le stylo dosimètre qui les dispense du contrôle. Pour les autres, ça dure, mais c'est pour leur sécurité. Le préposé aux mesures, employé de la Compagnie japonaise des contrôles non destructifs, est équipé d'une combinaison qu'on appelle Mururoa, reliée à une source d'air respirable, avec soupapes magnétiques, bande de sécurité, bottes et surchaussures soudées. Il craint les radiations qu'émettraient ses collègues. Sur toutes les parties de leurs corps il promène son détecteur comme un pommeau de douche et crie un chiffre à travers son masque. Un autre encapuchonné note ça sur le pedigree de l'intérimaire. En cas d'incident, le règlement prévoit de noter la dose reçue par chaque individu. La bureaucratie, voilà le progrès.

Dans la queue, chacun raconte à sa manière les longues minutes qu'il vient de vivre. L'un dit qu'il a eu très peur, l'autre parle des jets d'étincelles provoqués par une grue s'effondrant sur les pales d'un ventilateur en marche. Tous

rappellent la chance qu'ils ont d'être à l'abri, le soulagement de se retrouver sains et saufs. Il paraît que personne n'a été blessé, mais les trois lignes à haute tension qui alimentent les six tranches depuis l'extérieur ont été détruites. Par bonheur, les générateurs diesel vont prendre le relais. Il y en a treize : on peut être fiers d'une usine si bien équipée, même si, avec de la lumière, ce serait encore mieux. Pour travailler ici, il faut accepter de ne pas faire de critique, Mirafiori a signé un document : « Si le signataire accepte le travail, qu'il soit à l'intérieur ou à l'extérieur de l'enceinte de Fukushima, il doit rester dans un strict secret concernant toute information (qu'elle soit écrite, orale ou obtenue par observation). Le signataire n'acceptera jamais d'interview ou une quelconque enquête de la part de tout média, que les requêtes aient ou non à voir avec le travail. »

Hors de la centrale, qui sait ce qui est arrivé ? Pas de réseau pour prendre des nouvelles. Chacun se demande comment sa maison a tenu le coup, si les enfants étaient sur le chemin de l'école. Voyons, 14h46, à quelle heure finit l'école, le vendredi ? N'est-ce pas aujourd'hui la fête des promotions ? Les hommes – il n'y a que des hommes dans la file – se rendent compte qu'ils ne savent pas à quelle heure les enfants seront à la maison. Amir s'inquiète pour sa valise chez sa logeuse, c'est tout ce qu'il possède depuis qu'il a quitté Kaboul, dit-il. Mirafiori se préoccupe de sa maison, son bien le plus cher, ce pavillon qu'il habite depuis un mois et qu'il n'a pas fini de payer. Pressons. De toute façon, c'est terminé pour aujourd'hui, on ne peut plus travailler selon les fiches de mission. Les chefs d'équipe répartiront les nettoyages, feront ramasser les débris, remettre en ordre.

*

Mirafiori aime cette centrale, son odeur de détergent, la masse de chaque paroi de béton, les marques jaunes sur le sol d'un vert brillant, les indications numérotées, les consignes de sécurité, l'atmosphère chaleureuse et close, un vrai foyer japonais, où s'affiche un peu partout la devise de Tepco : « Des hommes au service des hommes. » Maintenant que le ronronnement continu des turbines manque, il sent poindre l'angoisse, trop de silence, comme si la technique allait les laisser sans le secours des machines.

Quelqu'un dans la file demande s'il y a danger de tsunami. On n'en sait rien, on se réjouit de voir enfin la lumière du jour. L'unique inconvénient de ce travail : il n'y a pas de fenêtres. Parfois, la journée finie, Mirafiori s'étonne de constater qu'il a plu dehors. Il n'aime vraiment pas être enfermé. Neuf ans de pénitencier lui ont suffi. Depuis sa sortie, voilà dix ans, il évite de se trouver dans un lieu clôturé où il faut se coucher au même endroit chaque nuit. À la belle saison, il avait pris l'habitude de dormir dans le parc d'Ueno, près de la gare centrale de Tokyo. Les autres sans-abri remontaient chaque soir leur cabane au même endroit, lui non. Pendant la journée, son paquetage restait plié sur un Caddie : un carton ondulé pour le sol, quatre piquets télescopiques et la grande bâche carrée bleue. Vers minuit seulement, après le passage des jeunes gens éméchés, il choisissait le nouvel endroit de son campement. À six heures du matin, il repliait le tout, ramenait le Caddie dans sa cachette, entre une haie et le pilier d'un pont ferroviaire. Mais cette vie-là est terminée. Depuis un mois, il a

emménagé dans un pavillon à dix minutes de la centrale à moto. Pour le payer, il s'est endetté chez les mafieux qui prélèvent une deuxième part de son salaire. Ça lui permet d'avoir désormais une grande pièce. Chaque nuit, comme au temps du pénitencier, il change la position de son tatami, même si les variations restent minimales.

La file piétine. Dans la pénombre, on distingue une légère odeur de plastique brûlé, des courts-circuits peut-être. Il faut au moins une demi-heure à Mirafiori et à Amir pour parvenir jusqu'au contrôle. En cas d'incident, les procédures de sécurité renforcées garantissent le caractère hermétique, robuste et suprêmement étanche du confinement. Quelqu'un dans la file dit que la journée d'aujourd'hui ne sera payée qu'à moitié. Un autre remarque qu'un État qui fait le choix atomique doit développer aussi le contrôle de ses citoyens et la surveillance des travailleurs des centrales, ces petits désagréments sont pour leur bien.

Quand vient le tour de Mirafiori, l'encapuchonné lui passe son pommeau de douche sous les bras, dans la nuque, le dos, et plus bas. Arrivé à hauteur des chevilles, l'instrument se met à crépiter, l'autre demande, suspicieux :

– Où t'as mis les pieds ?

Mirafiori signale qu'il y a là-haut, au quatrième étage, une grosse flaque alimentée par une fuite au plafond. À l'occasion, il faudrait fermer le robinet.

– T'aurais pas pu le dire plus tôt, non ?